

dit qu'il reviendra-z-à Pâques ou à la Trinité. Du reste, vous devez en avoir une pareille, car j'ai reconnu en bas l'homme du télégraphe.

Violette sonna pour demander la dépêche.

On la lui apporta, elle lut ces deux mots d'un regard ardent :

« *Toujours. Jamais.* »

— Je connais déjà cette légende, mais je ne la comprends pas, dit-elle en montrant la dépêche à son amie.

— Traduction libre : il vous aimera toujours, il ne vous oubliera jamais !

Violette porta la main à son cœur comme pour y enfermer son désespoir.

— Quand partons-nous pour Paris ? dit-elle à mademoiselle de Saint-Réal.

— Après-demain si vous voulez, car je n'ai plus que deux bals qui m'amuseront. Y viendrez-vous à ces bals ? Deux fêtes charmantes.

— Non. J'ai peur des morts à Paris, mais j'ai peur des vivants à Paris.

## XV

*La folle*

Le lendemain, Violette retourna voir la chanoinesse. On reparla de Bianca.

— A propos, dit la chanoinesse à Violette, j'ai eu des nouvelles d'Antonia.

— Antonia ! s'écria Violette, dites-moi bien vite où elle est.

— La pauvre enfant est folle, on m'a apporté hier une lettre qu'elle a écrite à la duchesse.

Madame de La Chanterie avait tourné la tête vers une coupe en émail cloisonné où elle jetait toutes ses lettres et toutes ses cartes de visite, jusqu'au jour où elle brûlait ce qui n'était pas digne d'être conservé.

— C'est-à-dire tout, disait-elle.

Elle chercha longtemps :

— J'avais dit à M. de La Chanterie de prendre cette lettre et de courir à Charenton, à Bicêtre, partout où il y a des folles, mais il m'a dit qu'il n'irait que dimanche.

Éva passa enfin à Violette une lettre vingt fois lue.

— Pauvre fille ! dit-elle. Je comprends bien qu'elle soit devenue folle. Lisez.

Violette lut à haute voix, quoique la lettre fût presque illisible par les fantaisies de l'écriture et par l'orthographe toute italienne.

*Ma madone ! mon ange gardien ! Ils disent que je suis folle ! Quelle torture ! Accourez vite, ils ont voulu m'étouffer ! Je ne me reconnais plus, je suis comme un fantôme ! Quel délire ! Six semaines ! Six mois ! Est-ce que j'ai compté les jours ! Je vous ai écrit vingt fois, pourquoi n'êtes-vous pas venue ? Je ne sais pas où je suis. Je chante, pour me consoler, vos airs milanais et vénitiens. Prenez garde à la Judith. Je jette ce billet au vent, si c'est le bon vent vous le recevrez.*

*De grâce, ne me laissez pas mourir dans ma cellule ! Ils disent tous que je suis une bête féroce, parce que je les bats et que je les mords. Ce sont eux qui sont des bêtes féroces, puisqu'ils m'empêchent de retourner auprès de mes deux anges, Bianca et Violette !*

*Votre petite Antonia désespérée.*

— Mais cette lettre n'est pas tant que cela d'une folle, dit Violette.

— Vous êtes folle vous-même, ma chère, vous voyez bien qu'elle parle de son cabanon. Elle est folle furieuse.

— Elle ne parle pas de son cabanon, elle parle de sa cellule.

— Elle ne dit pas seulement où elle est.

— Voilà bien les Parisiennes, elles ne prennent jamais le temps de lire une lettre ! Vous voyez bien qu'elle dit qu'elle ne sait pas où elle est. Ce n'est pas étonnant, c'est encore un enfant, c'est une étrangère. Il faut que je la retrouve. Je vais tout de suite à Bicêtre et à la Salpêtrière.

Madame de La Chanterie voulut accompagner Violette.

Elles furent bientôt en campagne, mais elles perdirent une heure à Bicêtre et une heure à la Salpêtrière. Elles eurent beau questionner et chercher, elles virent bien qu'Antonia n'était pas venue là.

Violette eut l'idée d'aller à \*\*\* où déjà elle avait secouru une folle, une amie de sa mère adoptive.

A \*\*\*, on fit quelque façon pour leur dire qu'il y avait là, parmi les plus malades, une Italienne que rien ne soumettait, sinon la camisole de force. Il y avait chez elle de la bête fauve, elle se jetait sur les gens pour les égratigner ou les mordre. C'était, d'ailleurs, un gibier de Saint-Lazare.

— Son nom ? demanda Violette.

— Son nom ? Elle s'appelle le numéro 12. Elle n'a, d'ailleurs, jamais voulu dire son nom, ni à Saint-Lazare, ni ici.

Les deux amies demandèrent impérieusement à voir cette folle. On répondit que la famille seule avait le droit de se faire ouvrir la porte.

— Qu'est-ce que cette famille ? demanda Violette.

— Un cousin et une cousine qui représentent le père et la mère à Paris. Des gens très bien qui paient sa pension.

— Vous voulez dire sa prison, dit Violette, car je suis bien sûre que la pauvre enfant qui est ici n'a d'autre famille que moi. Encore une fois, je veux la voir.

Un médecin aliéniste était survenu, un peu plus fou que tous les gens de la maison. Il s'imaginait qu'on lui amenait quelqu'un, il regardait tour à tour Violette et Éva. Il les croyait folles toutes les deux.

— Il nous reste, dit-il, un petit pavillon pour celle de ces dames qui va faire une cure ici.

Les deux amies eurent toutes les peines du monde à faire comprendre au médecin qu'elles n'étaient pas tout à fait folles et qu'elles ne venaient pas encore pour elles-mêmes, mais pour une de leurs amies qu'on avait séquestrée.

— Séquestrée ! s'écria le médecin en levant les mains au ciel. Dieu merci, ce n'est pas ici qu'on séquestre les gens ! Bien au contraire, c'est la maison du bon Dieu. On est plus libre ici que chez soi. Qu'est-ce que le monde ?

Une maison de fous. Ici c'est le port qui ramène à la sagesse.

— Nous y viendrons peut-être, dit la chanoinesse, mais en attendant faites-nous conduire à la cellule de l'Italienne.

— Comment donc ! je vais vous y conduire moi-même.

— Le médecin passa en avant.

Au bout d'un corridor il dit à une fille de service d'ouvrir le numéro 12.

— Prenez garde ! dit-il aux deux amies, car elle a ses quarts d'heure de folie furieuse.

On avait ouvert. Un bien triste spectacle était réservé à Éva et à Violette.

Antonia, presque nue et toute échevelée, se précipita sur la fille de service.

— Mes habits ! mes habits ! cria-t-elle en lui saisissant les mains.

— Vous voyez, dit le médecin, par humanité on lui retire quelquefois sa camisole de force, et voilà ce qui arrive. Tout le monde subit ses colères.

Le médecin imita Jésus parlant aux flots irrités. Antonia ne lâchait pas prise ; mais tout à coup, apercevant Violette et Éva, elle

poussa un cri de délivrance et un cri de joie.

— Dieu soit loué !

Et elle tomba évanouie.

Violette se précipita pour la prendre dans ses bras.

— Ma chère petite Antonia ! reviens à toi, nous allons t'emmener avec nous, ton supplice est fini. Reviens à toi ! reviens à toi !

Elle lui passa son flacon sur les lèvres. Antonia rouvrit les yeux, mais elle n'eut pas la force de parler. Seulement elle s'attachait à Violette comme si elle craignît qu'on la séparât d'elle.

— Vous savez, dit Violette au médecin, que la pauvre enfant n'est pas folle du tout.

— Folle ! dit Antonia, qui a dit cela ? Qu'ai-je donc fait à Dieu pour qu'on me punisse ainsi ?

— Vous entendez, dit le médecin, la voilà qui commence à déraisonner.

Violette s'indigna plus vivement encore.

— Monsieur, si vous y tenez, elle est folle. C'est bien. Mais vous ne m'empêcherez pas de l'emmener avec moi, car c'est moi qui suis toute sa famille. Ceux qui viennent ici sont

des imposteurs. Si on cache Antonia dans cette maison c'est pour cacher un crime.

Antonia avait repris quelque force, elle regardait doucement Violette et elle lui baisait les mains.

— Oui, dit-elle, on a voulu m'étouffer. On m'a conduite à Saint-Lazare en disant qu'on m'avait ramassée avec les filles perdues. Je me suis révoltée, j'ai crié trop haut, j'ai battu tout le monde. On m'a jetée à Bicêtre. Si on a fini par m'enfermer ici c'est parce qu'à Bicêtre on a reconnu que je n'étais pas folle. Et on s'étonne si je suis furieuse!

La pauvre Antonia s'agita et exprima de la colère.

— Chut! dit Violette en l'embrassant. Tout est fini, tout est pardonné. On va t'habiller et nous allons partir.

— Non pas, dit le médecin, je connais mon devoir. Cette fille m'est confiée, je ne puis vous la donner. D'ailleurs j'ai commencé sa guérison, je veux l'achever.

— Oui, vous voulez la rendre tout à fait folle, mais vous n'y parviendrez pas. Je cours de ce pas chez le préfet de police et je vous

jure qu'avant deux heures il fera justice, à elle, à nous et à vous.

— Le préfet de police, un fou! dit le médecin.

— Si le préfet de police est absent, reprit Violette, nous irons chez le ministre.

— Le ministre! reprit le médecin, un fou!

— Nous irons chez l'Empereur.

— Chez l'Empereur! un fou!

— Enfin, dit Violette de plus en plus indignée, vous n'avez donc pas une conscience? vous n'avez pas peur de Dieu?

Le médecin se mit à rire.

— Dieu! celui-là c'est le fou par excellence.

Ce ne fut que par le commissaire de police que les deux amies obtinrent de pouvoir emmener Antonia.

Dès qu'elle fut avec elles, la pauvre enfant leur raconta son long martyre. On l'avait d'abord conduite dans une horrible maison de la montagne Sainte-Geneviève. Elle n'avait rien compris à ce rapt, sinon qu'elle sentait partout la main de la Judith. Sans doute la maîtresse du duc, pour frapper plus sûrement Bianca, avait voulu supprimer celle que la

duchesse appelait son ange gardien. On l'avait entraînée dans une cave, une prison ou un tombeau. Mais elle avait crié si haut que sans doute des voisins s'étaient émus, car elle vit venir toute une foule. Comme elle n'avait pu maîtriser sa colère, les gens qui l'avaient prise déclarèrent tout haut qu'elle était folle furieuse, que c'était d'ailleurs une fille perdue qu'on avait surprise en flagrant délit. Quoiqu'elle comprît mal, elle était devenue plus furieuse. Sur le soir, des sergents de ville l'avaient conduite au dépôt de la préfecture de police où elle avait passé la nuit en mauvaise compagnie. On l'avait interrogée, elle avait injurié tout le monde. De là, à Saint-Lazare, où un accès de fièvre chaude l'avait tenue longtemps à l'infirmerie. Le délire avait fait croire tout à fait à sa folie. De Saint-Lazare on l'avait menée à Bicêtre. Elle s'était calmée, elle avait recouvré peu à peu sa raison, mais ses ennemis veillaient bien sur elle, car le jour où on parla de la remettre en liberté, ils l'avaient ressaisie pour l'emprisonner dans cette autre maison de fous.

A Bicêtre seulement elle avait pu écrire à la

duchesse de Montefalcone, à Violette, à la chanoinesse, à mademoiselle de Saint-Réal, au prince Rio, à bien d'autres encore, mais les femmes de service avaient toutes le mot d'ordre, les lettres étaient remises à ses ennemis. La seule lettre qui fût parvenue venait de la maison de santé de\*\*\*, où une fille de service s'était décidée à la jeter à la poste, quoiqu'elle fût payée pour faire le contraire. Sans doute cette fille avait craint qu'Antonia ne mourût bientôt dans une des horribles crises qui se renouvelaient tous les jours, de plus en plus inquiétantes.

Le soir même Antonia voulait voir la duchesse.

Cette fois elle faillit devenir folle pour tout de bon quand elle apprit que Bianca s'était noyée dans le lac Majeur.

— Et moi! et moi! et moi! disait-elle, comme si elle n'eût plus su où poser sa tête.

Violette conduisit Antonia chez mademoiselle de Saint-Réal en lui promettant de ne jamais plus la quitter.

En arrivant elle dit à Bérangère:

— Voilà une ressuscitée!

La nuit, Antonia redevint tout à fait malade.

— Non, dit-elle tout à coup, je ne veux pas mourir. Puisque je n'ai pu vivre pour Bianca, je veux vivre pour Violette.

On connaît toute l'énergie de cette enfant. Le lendemain elle se leva de bonne heure et elle dévora son chagrin d'avoir perdu Bianca ; elle se montra presque gaie pour encourager Violette à se réveiller de ses tristesses.

Violette avait toutes les peines du monde à s'expliquer cette longue disparition d'Antonia. Puisque Bianca était morte, pourquoi cet acharnement contre celle qui la sauvait ? Sans doute son ennemie Judith n'avait pas donné de contre-ordre. Peut-être jugeait-elle d'ailleurs qu'il valait mieux payer trois mille francs de pension dans une maison de fous que de lui donner les vingt-cinq mille francs de rente selon les termes du testament de la duchesse.

— Tu ne sais pas ! dit Violette à Antonia, la pauvre duchesse a pensé à toi avant de mourir. Tu ne serais pas morte de faim avec moi, mais enfin elle t'a faite presque riche. Le

duc est obligé de te faire une pension viagère de vingt-cinq mille francs.

— Oh ! quel bonheur ! dit Antonia, c'est la punition de Judith, c'est ma vengeance.

Et elle sautait, et elle courait, et elle embrassait Violette.

Au moment où Violette allait partir pour Paris avec Bérangère et Antonia, le directeur de la maison de santé où avait été emprisonnée la pauvre petite Italienne, vint avec un commissaire de police pour l'arrêter et la réintégrer dans sa cellule. On la lui avait confiée, il en était responsable. Violette eut beau protester et serrer sur son cœur Antonia, on la lui arracha des mains.

— Mais, monsieur, disait-elle, c'est un commissaire de police qui l'a délivrée.

— C'était un fou, dit le médecin, mais celui-ci présent a toute sa raison.

— Je ne comprendrai jamais, dit Violette, comment un commissaire de police peut défaire ce qu'un autre a fait.

Mais il était bien question de raisonner avec l'aliéniste, qui la salua gravement en lui disant :

— Madame, vous êtes folle.

Un peu plus il l'emmenait avec lui et la condamnait à la folie perpétuelle.

Violette se mit en campagne avec mademoiselle de Saint-Réal pour délivrer une seconde fois Antonia. Par malheur, ni elle ni son amie n'inspiraient une grande confiance. Et quand on questionnait l'écrou de Saint-Lazare, on jugeait que cette Antonia était quelque fille perdue qui, sans doute, avait eu des torts avec la raison comme avec la morale.

Il fallait que Violette s'adressât aux tribunaux, ce qui l'empêcha de retourner à Paris, quoiqu'elle fût toujours obsédée par le souvenir de ses nuits fantastiques.

Il faut bien dire que le désir secret de revoir lord Sommerson était bien aussi pour quelque chose dans son séjour à Paris.

Mais lord Sommerson ne reparaisait pas.

Où donc était-il? Il s'était laissé reprendre à madame de Néers.

Quiconque avait touché à cette passion violente était brûlé du même feu; comme dans l'incendie, plus on fuit les flammes, plus elles vous poursuivent.

## XVI

*La marquise de Néers*

A Venise, lord Sommerson s'était imaginé que son roman avec madame de Néers était fini. Mais dès qu'il la revit à Paris, il se sentit troublé plus que jamais par ce sphinx terrible à qui on n'arrachait que le mot : Dieu.

La marquise de Néers était une étrange créature que ses amants ne comprenaient pas, mais qui ne se comprenait pas elle-même. Il y avait dans cette âme un rayon du ciel et une réverbération des flammes de l'enfer.

Elle disait un jour à lord Sommerson :

— Si on m'accusait de mes péchés on aurait